

gênait, et comment oser le lui dire ? Elle n'avait pas prévu le cas où le cœur lui manquerait pour chasser cet enfant si tendre et si confiant. Le renvoyer, c'était bien cruel ! Cependant Catherine lui répétait matin et soir :

— Madame, dépêchez-vous, ça ne peut pas durer comme ça ! . . .

Eh ! non, cela ne pouvait pas durer, et la jeune femme le sentait plus vivement que personne. Si, encore, il avait parlé le premier, lui ! . . . mais non : il ne paraissait même pas soupçonner qu'il ne devait pas toujours rester là. Bien mieux, il disait parfois : " Cet été, nous ferons ceci ; l'hiver prochain, nous ferons cela." Mme Desgranges répondait joyeusement : " Ah ! oui ! " Puis elle se taisait soudain en pensant que cela ne se ferait pas, puisqu'il fallait qu'elle le renvoyât . . . Et il le fallait ; elle ne pouvait pas rester éternellement encapuchonnée et fardée. Cependant, son déguisement seul lui permettait de garder Daniel près d'elle, car elle s'avouait en tremblant qu'il lui faisait peur et qu'elle ne resterait pas un jour sous le même toit que lui s'il avait le secret de ses dix-neuf ans.

Ah ! sans cette raison toute-puissante qu'elle appelait à son aide, comme elle eût fait voler en l'air son enveloppe grossière, ses lunettes et son abat-jour, ce matin-là surtout, où le bois était rempli de vapeurs embaumées et qu'elle eût tant souhaité plonger son frais visage dans cette brume pénétrante ! Comme elle eût fait pleuvoir sur elle la neige des lilas blancs, comme elle eût grimpé aux branches pour voir les petits dans leurs nids ? Et comme elle eût ri de se sentir radieuse de jeunesse sous le regard ébloui de ce bel adolescent ? . . .

Elle pensait tout cela, la petite bonne femme empaquetée qui se faisait lourde au bras de son compagnon et mettait gravement un pied l'un devant l'autre, avec une précision automatique, tant elle se surveillait.

\* \* \*

Les jours qui suivirent ne se passèrent pas tout à fait comme les autres.

A la tendresse, à l'expansion du jeune homme avait depuis quelques jours succédé une sorte d'abattement, d'ennui, d'inquiétude, dont notre belle veuve se montrait sensiblement touchée. Il s'isolait, farouche et taciturne, descendait tard et remontait de bonne heure, après avoir passé la journée à errer on ne sait où. Près de sa tante, ses façons étaient également changées : il lui témoignait maintenant un respect embarrassé que la moindre incarta-

de caressante n'interrompait plus jamais. Bien mieux, il semblait éprouver en sa présence une sorte de malaise qui pouvait passer pour de la répulsion. En un mot, il saisissait toutes les occasions de s'éloigner d'elle, et cependant il ne paraissait pas songer à quitter la maison.

Catherine, qui surveillait sans cesse, — et d'autant plus activement qu'elle avait lu dans ses cartes de singulières choses, — s'applaudissait tout bas du changement d'humeur de ce beau neveu ; elle espérait que cela déciderait sans doute sa maîtresse à mettre fin à cette trop longue visite.

Mais tout autre était la préoccupation de Mme Desgranges. Aussi longtemps que Daniel l'avait inquiété par ses tendresses impétueuses, elle s'était, bien qu'assez vaguement, rappelé les projets qu'elle avait formés dès le premier jour à son intention ; mais depuis qu'il la fuyait, elle ne songeait absolument qu'à se rendre compte du motif de cette bizarre conduite, et l'on ne sait quelle jalousie fantaisie lui faisait épier les faits et gestes du jeune homme, plus indiscrètement peut-être qu'il n'était strictement convenable à une tante qui ne prétend qu'au respect de son neveu.

C'est ainsi qu'elle le surprit un soir, la tête couchée sur l'appui de sa fenêtre, les yeux remplis de larmes, les joues en feu comme s'il avait eu la fièvre. Elle le guettait d'une chambre au-dessus de la sienne par l'entre-bâillement du volet. Le jeune homme soupirait ; il murmurait, avec un accent passionné, des mots intelligibles que la brise emportait mystérieusement, comme un secret qu'on l'aurait priée de ne pas dire.

— Êtes-vous malade, Daniel ? lui demanda-t-elle le lendemain, au moment où il s'asseyait dans le salon pour lui faire sa courte visite quotidienne.

— Non, ma tante.

— Vous semblez souffrir, cependant.

— Ce n'est rien, répondit-il d'une voix altérée.

— Voyons, mon enfant, avez-vous quelque ennui ? . . . Dites-le moi . . .

— Jamais ! . . . je n'ai rien, je vous assure, reprit-il vivement.

— Vous ne me parlez plus comme autrefois, vous êtes triste, vous avez du chagrin, Daniel . . . C'est mal de me le cacher. Voyons, soyez confiant : quelque souvenir, peut-être ? . . . un regret ? . . . quelqu'un . . . que vous voudriez revoir ? . . .

(A suivre)